

"The times, they are a-changing..."

Lorsque je préparais ma thèse dans ce qui n'était alors que la « Faculté des Sciences d'Orsay », il y avait là-bas un séminaire d'analyse harmonique (à l'origine Kahane-Malliavin) dont les participants se souviennent encore avec émotion et bonheur. On y croisait tout un gratin de « l'analyse fine » mondiale, les Zygmund, Carleson, Rudin, Stein, Katznelson, etc. Une jeunesse nombreuse, cosmopolite et passionnée, s'y pressait et le nourrissait. Il y soufflait un air d'aventure : chaque semaine amenait son lot de découvertes et de problèmes étranges. Un jour de nostalgie, Yves Meyer, l'un des jeunes hussards du séminaire, m'a confié, hyperboliquement : « C'était tellement formidable que nous aurions tous dû mourir à la fin... »

Dans cette période bénie, il ne nous serait pas venu à l'esprit de traverser la rivière pour aller dans le monastère d'en face qui était le temple d'une prestigieuse confrérie : la géométrie algébrique et les disciples de Grothendieck. Le caractère suranné de « l'analyse fine » et l'approche « entomologique » des êtres mathématiques y auraient été gentiment brocardés (les fractales n'étaient pas encore à la mode...).

En ce temps-là, la géographie mathématique était intéressante mais ressemblait un peu au bocage vendéen. La notion de laboratoire, ou même de département à l'anglo-saxonne, était dans les limbes. Orsay faisait figure de pionnier en la matière. Plus souvent, toute visée collective trop marquée se trouvait suspecte. N'était-ce pas faire la part belle à la médiocrité générale, aux dépens de l'excellence individuelle ?

Dix ou quinze ans après, la belle jeunesse mathématique avait vieilli. En 1986, en France, la moitié des universitaires avaient entre quarante et quarante-sept ans. Pour la petite histoire, il n'y avait eu cette année-là que seize postes de maîtres de conférences mis au concours... Même la très modeste place des mathématiques au CNRS était contestée. Par ailleurs, pour ce qui est de l'argent, nous n'avions droit qu'à des gommes et des crayons. Ainsi la France n'avait apporté qu'un soutien misérable au congrès international de Berkeley d'où notre corps diplomatique avait été singulièrement absent...

Nous découvriions que le monde avait changé et que nous devions désormais nous montrer capable de

convaincre nos contemporains (comme avaient su le faire nos collègues américains) que les mathématiques – toutes les mathématiques – étaient une « ressource stratégique pour le futur ». Cruel dilemme pour une communauté davantage préoccupée de ses théorèmes que de son rôle économique et social. J'ai eu le privilège d'appartenir alors à « une bande de copains » pleinement conscients des enjeux, qui avait investi la Société Mathématique de France et m'avait poussé à la présidence pour jouer les réveilleurs. Le « visionnaire » de la bande était Jean Pierre Bourguignon. Je suis sûr de heurter sa modestie en disant cela, mais tant pis ! Son influence ne s'est plus démentie par la suite, y compris à l'échelle européenne.

Il y eut en 1987 le colloque « Mathématiques à venir » à l'École polytechnique, qui provoqua, au-delà de tout espoir, un basculement des décideurs en faveur des mathématiques (qui avaient été jusque-là absentes des grands programmes scientifiques). Il y eut aussi, dans la communauté, une prise de conscience de l'importance de cette organisation collective, européenne et planétaire, dont l'IHÉS est devenu aujourd'hui l'un des fleurons, largement ouvert à la pluralité des mathématiques. Mais ceci est une autre histoire.

Incidemment, c'est à peu près à la même époque que Jean Bourgain, brillant héritier de « l'analyse fine » orsayenne, fut recruté comme professeur permanent à l'IHÉS, neuf ans avant de recevoir sa médaille Fields. La rivière avait été franchie. Oui, les temps avaient changé...

Jean-François Méla

